

Entre énigme et effraction : d'une nécessaire surdité de l'analyste¹

Laurence Kahn²

Quand Dora interrompt son traitement sans même accorder à Freud son préavis de domestique, elle lui donne une « gifle » qui vaut leçon. Cette leçon, on en retrouve la trace tout au long « Écrits techniques », et elle détermine une bonne partie des prescriptions qui guident, aujourd'hui encore, notre écoute et notre méthode d'interprétation. Car cette « gifle » apprend quelque chose à Freud non seulement sur le transfert, mais également sur le tempo et les modalités de la parole de l'analyste. De ce point de vue, la cure de Dora non seulement inaugure la réflexion sur les sources endogènes de l'excitation – avec l'idée que la puissance du fantasme peut agir « de manière analogue au trauma »... et nous sommes là tout près de la théorie pulsionnelle que Freud va développer dans le « Trois essais », c'est-à-dire immédiatement après. Mais elle engendre une réorganisation de la théorie du transfert telle qu'elle se présentait dans la toute première découverte. Ce dont la gifle devient littéralement l'emblème lorsque, un peu plus d'un an après la rupture du traitement, Dora revient voir Freud avec une névralgie faciale qui la fait souffrir depuis quinze jours. Équivalent d'une auto-punition,

1 Conférence prononcée à la Journée Annuelle de Constructo, 19 et 20 août 2022.

2 Laurence Kahn, psychanalyste, membre titulaire et formateur de l'Association psychanalytique de France (APF). Anthropologue de la Grèce Antique.

marque du remords éprouvé pour la gifle jadis donnée à Mr K., elle se révèle, écrit Freud, être en rapport direct avec le transfert sur lui de la vengeance : elle venait en effet de lire dans le journal, quinze jours auparavant, « une nouvelle importante » le concernant (il s'agit probablement du fait qu'il avait été enfin nommé Professeur). *Un* transfert de la vengeance qui devint *le* transfert.

Car, avec la cure de Dora, il s'avère qu'il ne s'agit pas de la reproduction d'états psychiques antérieurs sous forme de « copies », de « réimpressions » – « les transferts » procédant d'une sorte de « sublimation » qui leur permettraient de devenir conscientes (FREUD, 1905a/2006, p. 295). L'usage, nouveau, du singulier par Freud – et je renvoie ici au travail de Michel Neyraut (1974, pp. 123-154) –cet usage du singulier témoigne de ce que « *le* transfert » est dorénavant conçu dans sa massivité, avec attribution en bloc de la place de Mr K. à Freud. L'ampleur de la découverte fut considérable. Elle impliquera par la suite la dimension d'accomplissement libidinal de l'*Agieren* transférentiel, accomplissement qui vient bien en amont de toute traduction des contenus reproduits. « *Sie agierte* »³, « elle agissait », écrit Freud (1905a/2006, p. 297) à propos de Dora. « Elle agissait une partie essentielle de ses souvenirs et de ses fantasmes, au lieu de les reproduire dans la cure » [je rappelle que *reproduzieren* signifie ici, de même que dans l'*Esquisse*, la reproduction représentative, et non la répétition] : c'est ainsi que Freud explique la rupture, alors qu'il n'avait pas perçu la portée de la haine et de la déception.

Mais reprenons l'histoire, qui est aussi une histoire contre-transférentielle. Freud mène avec fougue la cure de cette jeune femme qui vient le consulter en octobre 1900. À cette date, l'accueil indifférent ou hostile de ses contemporains à la publication de *L'Interprétation du rêve* l'a

3 *Sie agierte* souligné par Freud, GW V, p. 283

plongé dans une « crise intérieure très profonde ». Et d'ailleurs, par une erreur répétée, il antedate, aussi bien dans l'*Histoire du mouvement analytique* que dans son *Autoprésentation*, la cure de Dora en la plaçant un an plutôt, c'est-à-dire dans le dernier trimestre de l'année 1899 et en situant sa rédaction au début de l'année 1900, effaçant du même coup toute cette « *Sturm- und Drang-periode* »⁴.

Un an plus tard, en janvier 1901, il lâche partiellement la rédaction de *La psychopathologie de la vie quotidienne* pour rédiger l'histoire du cas sous le coup d'une vive excitation – ce dont témoigne ce qu'il écrit à Fliess : c'est « la chose la plus subtile que j'ai écrite jusqu'ici et qui produira un effet encore plus rebutant que d'habitude »⁵. Et de fait, la place essentielle accordée aux forces sexuelles, au carrefour du rêve, du fantasme et du symptôme, lui permet cette fois de saisir la racine commune de tous les actes psychiques inconscients : d'être tous des réalisations hallucinatoires de désir. L'essentiel de ce texte ne tient donc pas seulement dans la description minutieuse des lacunes théoriques que cette cure lui permet de combler, dans la suite de *L'interprétation du rêve*⁶. Le cœur de la découverte aussi dans la longue énumération de ce qu'il aurait dû faire et n'a pas fait.

En effet Dora a agi parce que Freud tout à la fois avance à très vive allure et pense avoir tout le temps, ne repérant pas que la vivacité des souvenirs de la jeune fille sont précisément destinées à le fourvoyer. À commencer par le fait que la clarté du matériel justement le comble. Et Dora ne s'y est pas trompée, qui met à la disposition de Freud avec « empressement » une partie du matériel pathogène, tandis qu'elle « prépare la rupture

4 lettre à Fliess du 23 mars 1900

5 lettre à Fliess du 25 janvier 1901

6 Dora, GW V, pp. 282-283

avec une autre partie de ce même matériel ». Elle comble tant Freud que son attention détournée passe par-dessus (überhört) les premiers signes d'avertissement. Capté par le vif intérêt des connexions inconscientes, il met en relation les feux de l'amour pour Monsieur K. et la régression vers l'organisation infantile. Il noue masturbation, énurésie et suçotement se nouent. Enfin il fait apparaître la décision inconsciemment commandée par l'amour oedipien de « fuir vers le père ». Dora satisfait Freud avec la vivacité hallucinée de ses remémorations, dont pourtant, dans les *Études sur l'hystérie*, il soulignait déjà la suspecte clarté, faisant de la forme visuelle le piège d'une impatience contraire à l'élaboration et à l'usure du souvenir⁷. Mais dans *Dora*, Freud appelle un chat un chat, se saisissant du plus ardent de la fellation, de l'incendie amoureux, de la défloration et de l'accouchement. Et donc Dora rompt. Elle part parce que, séduite par Freud, elle ne veut pas être abandonnée comme la gouvernante de Monsieur K.

Ce que Freud nomme son erreur tient donc à ce que, certes, il a perçu comment Dora lui attribue la place du père ; mais ce qu'il n'a pas vu qu'en sous-main elle lui attribue aussi la place de Monsieur K. Telle est « l'autre partie du matériel pathogène » qui va déterminer le passage à l'acte de la rupture. Ce matériel émerge pourtant dans le premier rêve, écrit Freud – rêve dans lequel elle se met elle-même en garde de ne pas quitter la cure comme naguère elle avait quitté la maison de Monsieur K. « J'aurais dû moi-même me mettre en garde ! », écrit Freud, imaginant après coup l'interprétation qu'il n'a pas faite et aurait dû faire, l'interprétation de ce transfert de Monsieur K. sur lui : « Avez-vous remarqué quoi que ce fût vous faisant penser à de mauvaises intentions analogues à celles de Mr K., de façon directe ou de façon sublimée, ou bien avez-vous été frappée par quelque chose en moi, ou avez-vous

7 *Études sur l'hystérie*, GW, I, 84-88

entendu dire de moi des choses qui forcent votre inclination, comme jadis pour Mr K. ? ». Eût-il communiqué cette interprétation du transfert, un détail concernant leur échange serait alors apparu, ajoute Freud, qui aurait mené vers quelque chose d'analogue mais d'incomparablement plus important concernant Monsieur K. Mais il ne questionna pas cet « X », ce trait inconnu par lequel il rappelait Monsieur K. à Dora. D'où la prescription technique énoncée par Freud : « là où l'on arrive de bonne heure à englober les transferts dans l'analyse, celle-ci se déroule plus lentement et devient moins claire, mais son existence est mieux assurée contre de soudaines et irrésistibles résistances.⁸ »

C'est donc là que réside le deuxième volet de la découverte : comment traiter l'attente, l'impatience, la déception ? Comment les traiter afin qu'elles émergent mais que, cependant, elles ne submergent pas la cure. C'est dans le fil de cette question que Freud revient sur le second rêve⁹ – le rêve où *Dora se promène dans une ville qu'elle ne connaît pas, entre dans une maison qu'elle habite, va dans sa chambre et y trouve une lettre de sa mère annonçant la mort du père. Puis elle va à la gare : elle demande peut-être cent fois où est la gare. On lui répond invariablement : cinq minutes. Ensuite, elle voit devant elle une épaisse forêt, dans laquelle elle pénètre, et elle questionne un homme qu'elle y rencontre. Il lui dit : Encore deux heures et demie* (ce que Dora corrige ensuite en 2 heures). *Il lui propose de l'accompagner...etc.* »

Un rêve où Freud repère sur le coup le désir de vengeance de Dora, car la lettre du rêve est associée à la lettre d'adieu qu'elle avait écrite aux parents, une lettre destinée à effrayer le père et à se venger de sa liaison avec Mme K. Pourtant il poursuit l'analyse du rêve en le rapportant aux

8 GW V, p. 283.

9 GW V, p. 258 et suiv.

données appartenant « à la scène du lac », qui s'achève par la gifle que Dora donne à Monsieur K. quand il se déclare. Afin de ne plus le rencontrer, elle avait décidé de faire à pied le tour du lac et demandé à un homme combien de temps il lui faudrait pour cela. Cet homme ayant répondu : deux heures et demie, elle abandonna son plan et regagna le bateau où se trouvait Mr K. Oui, dit-elle à Freud, la *forêt* du rêve ressemble tout à fait à celle du bord du lac, où s'est déroulée la scène. Mais elle a vu hier exactement la même épaisse forêt dans un tableau de l'exposition de la « Sécession ». Au fond du tableau, on voyait des *nymphes*.

« À ce moment, mon soupçon devint certitude », écrit Freud. Certes à cause du signifiant *gare* (*Bahnhof*) qui sert aux « rapports » (*Verkehr*) et qui vient à la place des organes génitaux, mais surtout à cause de « *vestibule* » : ce signifiant (*Vorhof*), composé d'une manière analogue à *Bahnhof* et à *Friedhof* (le cimetière) est aussi un terme anatomique qui désigne une certaine région des organes génitaux féminins, de même que les « nymphes ». Gare, cimetière, vestibule et forêt convergent alors dans une série associative qui le conduit au fantasme inconscient de défloration. Après quoi Freud interprète la boiterie contemporaine d'une appendicite, apparue neuf mois après la scène du lac, comme l'accomplissement d'un fantasme d'accouchement – ce fantasme lui apparaissant comme la suite heureuse d'une réalisation inconsciente de l'amour toujours vivace pour Mr K.

Tout cela, donc, Freud le voit sur le coup. Mais il ne repère qu'après coup la valeur de menace des « deux heures » du rêve, qui correspondent en réalité aux deux heures de travail qui leur restent. Tout comme il ne relève pas le reproche de Dora, à l'issue de cette séance : à savoir que la cure dure trop et qu'elle n'aura pas la patience d'attendre si longtemps. Il impute l'irritation de la jeune femme à la hâte de voir Mr K. se libérer et l'épouser. La figure de la Madone (qui apparaissait dans les associations

du rêve), écrira-t-il plus tard, était une « contre-représentation », contre-investissant la haine vengeresse qui affleurerait à peine dans l'intonation dédaigneuse de Dora pour dire son amertume.

J'ai introduit mon propos avec cette séquence car elle me semble poser clairement la question : comment attendre assez longtemps sans interpréter ?et je parle là de la capacité d'attente de l'analyste. Comment supporter de ne pas voir, alors que précisément on a le sentiment de clairement déchiffrer ? En l'espèce, si le « baiser du fumeur » paraît être la représentation qui se déroule sur la scène de l'analyse de Dora, comment tolérer que ce soit dans la salle que le feu éclate¹⁰ ? ...et qu'il faille du temps pour que l'incendie se déclare ? Je ne me réfère donc pas là au transfert en tant qu'il serait un vécu immédiatement perceptible, décryptable, sémantisable. J'envisage le transfert sous l'aspect de cet *Agieren* qui s'empare en acte de la situation, alors que les protagonistes sont occupés à regarder la représentation qui s'offre sur scène (FREUD, 1915/2005, pp. 197-211 [en particulier p. 202]). Autrement dit, je me réfère à cet aspect essentiel du transfert qui n'est *pas dit*, mais qui *fait*, qui n'est *pas déclaré* mais qui *fait usage du dire* pour répéter les actions censurées, retrouver en acte les satisfactions interdites, reproduire les expériences les plus douloureuses afin de les lier. N'est-ce pas sur le terrain de ces désaccordages entre ce qui nous est dit et ce qui nous est fait que l'écart entre l'inscription inconsciente et son expression manifeste prend le relief le plus significatif ?

Dans ces conditions – j'y reviens – comment attendre sans se laisser prendre par la séduction d'un matériel qui s'offre abondamment dans le premier temps du transfert positif ? Ou plutôt comment tolérer l'attente, si ce n'est en comptant sur ce qui va faire obstacle à la transparence, au

10 Cf. à propos du premier rêve, l'odeur de fumée sentie au réveil et le « Il n'y a pas de fumée sans feu » proposé par Freud.

leurre qui nous donne à croire que la compréhension est à portée de main et que comprendre et perlaborer ne feraient qu'un ? Car ce qui échappe à Freud, c'est la façon dont, contre-transférentiellement, sa compréhension lumineuse du transfert paternel fonctionne conjointement, pour lui, comme *contre-investissement* des effets de l'hostilité de Dora. Le lecteur saisit d'ailleurs comment, au sein même de l'amplitude de la découverte, le quadrillage le plus personnel de Freud – son désir que « Rêve et hystérie » lui permette de faire un grand pas en avant – l'entraîne en fait sur la voie de sa propre satisfaction hallucinatoire, engendrant un travail de la pensée qui, en même temps, *déroute* le travail de sa pensée. Bref, il ne parvient pas à se saisir du fait que la lettre du rêve, annonçant la mort du père, lui est en réalité très directement adressée. C'est sa propre disparition qui lui est annoncée en rêve. Seul le mépris de Dora pour le travail accompli a laissé filtrer la future mise à mort de la cure.

Cette question concernant l'attente est proche des problèmes soulevés par l'interprétation sauvage, notamment lorsqu'une claire compréhension se propose de manière très tentante dans les entretiens préliminaires. La subite clarté qui soudain illumine certaines de ces premières rencontres n'est-elle pas le produit du *contre-investissement par l'analyste* de toutes les opacités qui le troublent et qui proviennent de formes infiltrant le discours du patient : des formes non élucidables et contre lesquelles, à son insu, l'analyste lutte ? Ce contre-investissement prend d'ailleurs souvent le chemin de l'historicité. Il peut conduire l'analyste à organiser son écoute autour d'un récit où se trament préférentiellement les événements matériels, accentuant ce faisant le rôle des traumatismes au détriment de l'énigme de l'organisation libidinale du patient. Pour que le patient parvienne à se faire comprendre, et que l'analyste parvienne à entendre, il faut qu'ils soient passés, l'un et l'autre, par l'expérience de la répétition et par le dédale des détours transférentiels afin de délier dans le détail les accroches pulsionnelles inconscientes de satisfactions

qui ne lâchent pas prise – et ceci vaut aussi pour l'analyste.

Or, parmi les revendications pulsionnelles aussi bien objectales que narcissiques de l'analyste, ne faut-il pas compter avec ce que Winnicott examine lorsqu'il interroge « l'interprétation intelligente » ? La tolérance de l'analyste à se laisser saisir par ce qu'il n'identifie pas, et selon une mesure dont il n'a pas la prescience, dépend en fait du soubassement constitué par les formes personnelles de son mode de liaison de l'excitation. Je dis *forme* parce que la liaison s'organise dans des formes que l'on appelle justement *fantasmes*, qu'ils soient inconscients ou préconscients, et que c'est exactement par cette brèche que le contre-transfert inconscient de l'analyste peut s'engouffrer, à son insu : là où ses modes de liaison étayaient silencieusement sa tolérance et son inventivité, mais là où, également, peuvent faire irruption ses « penchants » personnels.

L'aptitude à accepter l'informe – pour reprendre les mots de Winnicott – ou bien la résistance à le laisser advenir outrepassent donc largement les frontières imparties au « contre-transfert ». Elle implique la capacité à « continuer d'être » dans le chaos, c'est-à-dire la possibilité de soutenir l'inintelligible. Cette position, l'analyste peut être amené à la contre-investir, ce qui engendrera éventuellement une interprétation intelligente. Or celle-ci est d'abord destinée à satisfaire la pente narcissique de l'analyste, en faisant basculer sur le versant de la sémantisation la tension solitaire de l'écoute, la décharge qu'elle procure exauçant les inclinations personnelles de l'analyste.

En témoigne d'ailleurs le rôle que Freud va conférer à la représentation d'attente. Certes, celle-ci se veut une aide pour le patient dans l'émergence du matériel inconscient. Mais comment ne pas penser que cette aide vaut tout autant pour l'analyste qui, grâce à elle, trouve matière à lier temporairement l'excitation produite par la situation transférentielle ?

En témoigne tout autant, je le disais précédemment, la critique de l'analyse sauvage dont l'interprétation vient trop vite et surtout trop loin de ce que le patient est en mesure d'assimiler de sa propre étrangeté. En témoignent enfin les pages de *l'Abrégé* sur le *kairos*, sur le moment propice d'une interprétation qui a su attendre la circonstance favorable, en se retenant de la précipitation.

Rappelons-nous en outre que, dans « L'analyse finie et l'analyse infinie », Freud conseille que l'analyste reprenne régulièrement un travail analytique personnel. Mais cette recommandation vient après qu'il a comparé l'effort pour comprendre fourni par l'analyste à l'effet des rayons X maniés sans précaution. Cet effet fait partie des « dangers de l'analyse » : le danger que s'éveillent en lui les revendications pulsionnelles de celui qui, sans cesse, s'occupe de tout ce qui dans l'âme humaine est refoulé et cherche à se libérer.

D'où le cuisant apprentissage : la pulsion de savoir est sexuelle, et les voies par lesquelles l'analyste peut être séduit sont aussi nombreuses que les voies par lesquelles se propagent sa propre excitation cherchant la décharge. Si le gain immense de l'analyse de Dora – mais à lire en détail le compte rendu de la cure de l'Homme aux rats ainsi que le journal de cette cure, on fait exactement le même constat –, si ces gains immenses portent sur la saisie de l'action du refoulement, et notamment sur les formes du retour, du côté du patient, de ce qui échappe à la représentation et à la remémoration, on doit admettre que ce gain technique de ces cures concerne tout autant le régime de l'interprétation de l'analyste lui-même.

Bien sûr, on pourra toujours requérir sur tous les tons la « maîtrise du contre-transfert ». Mais il restera toujours que donner une forme à ce qui a été écarté de toute forme perceptible – ce qui est la définition princeps de la levée du refoulement –... donner forme suppose le

commerce le plus intime de l'analyste avec lui-même. Que serait ce commerce si l'analyste n'était pas profondément affecté par la sexualisation de la parole du patient ? C'est ce que signifie « contre-transfert » sous la plume de Freud lorsqu'apparaît sa première occurrence dans « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique ». Contre-transfert désigne alors le produit des effets de la parole du patient sur la « sensibilité inconsciente de l'analyste » (FREUD, 1905b/1993, p. 67). Des effets qui révèlent combien, dans la cure, le langage est le territoire tout à la fois de la sexualisation et de la désexualisation. Ainsi, si l'*Agieren*, consubstantiel à l'action perlocutoire de la parole en analyse, constitue le discours du patient à la fois comme *discours* et comme *faire*, la pensée de l'analyste s'avérera pour partie le rejeton de ce *faire*. Tout le problème est alors celui des chemins qui permettront le ralentissement et la décharge.

Dans « Les chances d'avenir de la thérapie analytique » (que j'ai précédemment mentionné), Freud précise ce qu'il entend par « représentation d'attente » au moment même où il introduit pour la première fois la notion de contre-transfert. Auparavant, explique-t-il aux auditeurs du Congrès de Nuremberg, la technique analytique consistait à pousser, presser sans répit – ce *drängen* exercé par l'analyste s'opposant à la *Verdrängung*, au refoulement, dont souffre le patient. Tandis que maintenant la cure est faite de deux morceaux : ce que l'analyste devine et dit au patient, et l'élaboration par le patient de ce qu'il a entendu. Cette nouvelle manière de prêter aide, poursuit-il, consiste à donner au patient la représentation d'attente consciente « grâce à la similitude de laquelle il découvre en lui celle inconsciente refoulée » (FREUD, 1905b/1993, p. 64).

Dans ce texte, tout comme chaque fois que Freud envisage le rôle de la représentation d'attente, celle-ci est conçue comme un processus facilitant le surmontement des résistances (FREUD, 1909/1998, pp. 92-93). Et elle

est toujours associée au gain procuré par la méthode de l'association libre : même si « l'analyste est préparé par son expérience à ce qui va venir », il « n'introduit rien à partir de sa propre attente, ni « attentes intentionnelles », ni « penchants » personnels (FREUD, 1984, p. 70; 1912/1998, pp. 145-154).

C'est à peu près dans les mêmes termes qu'il évoque la représentation d'attente (sans la nommer) dans « Constructions dans l'analyse »¹¹. Et, trente ans auparavant, c'était de la même façon qu'il décrivait la lente construction des fantasmes infantiles dans l'analyse de Hans : une construction qui passe par l'usage du pouvoir amphibologique de la parole, avec sa réserve de double sens. Je pense en particulier à la construction de « lourd » (cheval et voitures lourdement chargées), à la construction du « tomber à la renverse », à la construction du mors en relation avec l'impression visuelle de la barbe du père, ou bien la construction du grand perçoir (le « *Bohrer* » dont Freud articule les deux sources linguistiques conjointes « *geborenen* » et « *gebohrt* », « né » et « percé »). Des constructions qui s'opèrent par aller et retour entre la représentation d'attente, ce qu'elle mobilise comme nouvelles représentations (lesquelles sont elles-mêmes des représentations de compromis) et l'élucidation d'un nouveau petit fragment. Car telle est la fonction de la représentation d'attente de permettre de « s'approcher » du noyau refoulé grâce à une forme approximative, ce qui remet au travail la tension entre émergence de l'inconscient et résistance. Dans ce processus de lente déliaison, se déplient peu à peu les compromis défensifs, forgés dans l'après-coup des refoulements successifs auxquels

11 S. Freud (1937/2010), *Constructions dans l'analyse*, 2^{ème} chapitre. : « Tout analyste sait qu'il en va tout autrement de la cure analytique, où les deux sortes de travail se poursuivent parallèlement, l'une toujours d'un pas en avant, l'autre la suivant de près. L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il agisse sur lui ; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, il construit un autre fragment, qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite jusqu'à la fin. »

ont succombé la masturbation de Hans, le souhait meurtrier à l'égard du père, le désir de posséder la mère ...etc.

Une question s'impose néanmoins : que nous dit la représentation d'attente de l'attente de l'analyste ? Une chose est sûre : elle est au centre de l'enjeu économique de l'interprétation, car c'est là que se règle la part consciente du dosage opéré par l'analyste. Pourtant, quand Freud argumente l'Homme aux rats afin d'introduire dans la conscience les complexes refoulés, c'est-à-dire « d'attiser, dit-il, la controverse au sujet des complexes refoulés sur le terrain de l'activité psychique consciente » (FREUD, 1910/1993, p. 157 [note] et p. 160 [note]), n'avoue-t-il pas clairement qu'il ne s'agit pas là de représentation d'attente mais plutôt d'un difficile arrangement avec l'attente elle-même ? Ce qu'il confesse d'ailleurs, deux pages plus loin, en critiquant l'impuissance de tels arguments.

Il me semble que les représentations d'attente permettent à l'analyste d'attendre sans faire un usage hâtif de l'interprétation, ce qui l'amènerait à quadriller immédiatement l'espace de la relation en la surchargeant de significations, au risque de faire barrage à l'irruption de l'inconnu. En revanche, si l'analyste parvient à ne pas en faire usage comme de représentations-but, si il les conçoit non comme le moyen de traduire ce qui se présente mais comme les détours nécessaires à l'ouverture le plus large possible du réseau des associations (les siennes et celles du patient), alors elles pourront être utilisées au service du surgissement de l'inattendu. Disons que si l'attente excite (dans le sens d'un comblement attendu, ce que Freud dit dès « Sur la psychothérapie »), les représentations d'attente désexcitent. C'est en ce sens qu'elles aident l'analyste à refonder son écoute en remobilisant son attention.

Car l'attente est toujours attente libidinale, constituée des conditions que chaque individu pose pour aimer et des buts pulsionnels de sa

satisfaction. Dans ce dispositif, une partie est consciente et correspond à ce que le sujet sait qu'il recherche, tandis qu'une autre partie demeure inconsciente ou cantonnée dans le fantasme. De sorte que, poursuit Freud dans « La dynamique du transfert », « un investissement est maintenu en attente » à la recherche de l'objet au moyen duquel le dispositif libidinal sera satisfait. C'est ainsi que l'analyste est susceptible de devenir ce nouvel objet grâce auquel le patient pourra satisfaire inconsciemment le dispositif pulsionnel qui est le sien.

Or ce qui vaut pour le patient vaut aussi pour l'analyste si l'on considère que l'investissement en attente de l'analyste est chargé d'une masse pulsionnelle qui, pour une part, aura été perlaborée au cours de sa propre cure, mais qui, pour une autre part demeurée inconsciente, fera feu de tout bois. D'où le poids de la menace suggestive qui, d'un bout à l'autre de l'œuvre freudienne, pèse sur les pages consacrées à la représentation d'attente – à commencer par celles figurant dans la cure de Hans. Freud s'inquiète en effet de ce que l'on pourra critiquer cette cure en considérant qu'elle s'est déroulée sous influence. Que l'analyste soit le père, et que le père soit lui-même surplombé par Freud pourra donner à penser que l'enfant n'a pas été écouté, encore moins entendu, mais que ce couple paternel s'est remémoré les théories sexuelles infantiles de la psychanalyse à la place de Hans.

Or, par-delà la virulence du débat sur la valeur de la psychanalyse et le prix de la suggestion (sur lequel je ne veux pas m'étendre aujourd'hui), on peut se demander si l'exercice de l'autorité, ici suspecté, n'a pas la fonction déterminante de *s'interposer dans le rapport incestueux* qui serait prêt à s'immiscer dans la relation entre les protagonistes de cette cure. Ce que Freud fait valoir quand il écrit :

| Seules la réunion de l'autorité paternelle et médicale en une

personne, et la rencontre en celle-ci de l'intérêt tendre avec l'intérêt scientifique ont permis dans le cas précis de faire de la méthode une application à laquelle, sans cela, elle n'aurait pas convenu (FREUD, 1909/1998, pp. 89-90 et 93-94).

Qu'entendre ici sinon que tendresse et autorité doivent, d'une manière ou d'une autre, parvenir à s'allier pour que l'analyste et l'enfant ne se trouvent pas saisis au plus vif de la curiosité et des mots sexuels, au plus ardent de l'exercice réciproque de la séduction et de la confusion des langues ? Et qu'entendre sinon que, finalement dans toute cure, « le maniement du transfert », entre énigme et effraction, doit toujours trouver la frange de sa surdité pour contrecarrer l'affolement pulsionnel qui menace le tête-à-tête ?

Je parle d'affolement pulsionnel parce que nous avons, dans notre pratique personnelle comme dans nos lectures, des exemples qui nous indiquent les effets, pas seulement d'intrusion, mais de ~~refoulement~~ ~~redoublé~~ que cela peut induire. Je vais donner un exemple tiré de la 31^{ème} séance de *La psychanalyse d'un enfant* (il s'agit de l'analyse de Richard, cure qui a lieu pendant la Seconde Guerre mondiale, Melanie Klein étant émigrée à Londres depuis 1924) [je cite intégralement le passage] :

Richard demanda à Mme K. si son petit-fils parlait anglais ou autrichien. Mme K. lui rappela qu'il avait déjà posé la question. Ses réponses, semble-t-il, ne l'avaient pas rassuré. Il se méfiait du fils et du petit-fils de Mme K., mais aussi des bébés hostiles "étrangers" et du père étranger qui se trouvait à l'intérieur de sa mère. Plus il s'en méfiait, plus il désirait les agresser. En outre, il n'arrivait plus à découvrir quoi que ce soit à leur sujet. Mme K. examina avec lui [Richard] le 21^{ème} dessin et suggéra que, si le

bébé-étoile de mer était près de la plante, c'est qu'il était vorace, et dangereux pour maman ; or le bébé vorace représentait souvent Richard lui-même ; Richard se sentait donc fort coupable. Tout d'abord, Richard refusa de regarder le dessin ; mais après avoir entendu les interprétations de Mme K., il s'intéressa davantage. Il admit que Mme K. avait raison ; et, la regardant d'un air suppliant – il avait presque les larmes aux yeux [*note Melanie Klein*] –, il lui demanda si elle voulait faire quelque chose pour lui. Mme K. lui demanda ce qu'il voulait qu'elle fasse. Richard ne sachant visiblement pas ce qu'il voulait [*ce sont les mots de Melanie Klein*] Richard réfléchit, puis lui demanda de bien vouloir colorier et finir le dessin à sa place (KLEIN, 1973, p. 145).

« Faire quelque chose pour lui » est clairement une phrase à double fond. D'une part, Richard veut que Melanie Klein lui donne « quelque chose », un objet œdipiennement investi. Mais, d'autre part, avec les mêmes mots, il demande qu'elle fasse quelque chose pour qu'il ne soit plus si *méchant*. Car Richard est réellement convaincu qu'il est dangereux, vorace et méchant. Mais Melanie Klein n'entend pas l'effroi de Richard d'être à ce point destructeur. Elle lui demande donc ce qu'il veut qu'elle fasse. Richard, faisant alors usage à plein du refoulement de l'analyste (qui ne parvient pas à perlaborer sa propre excitation interprétative), propose alors une solution de refoulement à deux : « s'il te plaît, finis et colorie le dessin pour moi ».

Ce bref fragment me semble exemplaire de la somme d'excitation que véhicule une cure, et pas seulement quand il s'agit d'une cure d'enfant, et pas seulement parce que nous sommes confrontés au présupposé kleinien selon lequel le symbole nous mettrait en prise directe avec l'inconscient. Or, la prise directe est intenable. Mais, lorsque soudain elle se présente à l'insu des deux partenaires de la situation analytique

– là où le désir oedipien prend littéralement en masse avec le poids surmoïque conféré à la parole interprétative –, elle n'est pas entendue. Ou, plus exactement, *elle ne peut pas être entendue*.

Pour que l'analyste et le patient parviennent à scénariser l'*Agieren* du transfert, pour qu'advienne le temps de la représentation du fantasme¹², un temps premier est nécessaire dans lequel l'incertitude de la destination doit persister. Ce qui suppose un équilibrage compliqué : des systèmes de liaison de l'excitation trop fermement établis formeront un pare-excitant excessivement étanche, mais des liaisons insuffisantes provoqueront le surinvestissement narcissique de la situation. Dans les deux cas, le fonctionnement névrotique du refoulement de l'analyste, même s'il est bel et bien une entrave, ne joue-t-il pas néanmoins également le rôle d'un *ralentisseur* nécessaire à l'économie même de l'interprétation ?

12 Sur l'énonciation dans l'acte de langage de l'action contenue dans l'acte inconscient, cf. WIDLÖCHER, 1986, en particulier ch. IV et VII, et WIDLÖCHER, 1996, pp. 97-174 (à propos de l'enracinement de ce travail interprétatif dans la co-pensée).

Bibliographie

FREUD, S. (1905a) “Fragment d’une analyse d’hystérie”, in *OCF.P*, VI. Paris: PUF, 2006.

FREUD, S. (1905b) “Les chances d’avenir de la thérapie psychanalytique”, in *OCF.P*, X. Paris: PUF, 1993.

FREUD, S. (1909) “Analyse de la phobie d’un garçon de cinq ans”, in *OCF.P*, IX. Paris: PUF, 1998.

FREUD, S. (1910) “Un cas de névrose de contrainte” [L’Homme aux rats], in *OCF.P*, IX. Paris: PUF, 1993.

FREUD, S. (1912) “Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique”, in *OCF.P*, XI. Paris: PUF, 1998.

FREUD, S. (1915) “Remarques sur l’amour de transfert”, in *OCF.P*, XII. Paris: PUF, 2005.

FREUD, S. (1937) “Constructions dans l’analyse”, in *OCF.P*, XX. Paris: PUF, 2010.

FREUD, S. *Sigmund Freud présenté par lui-même*. Paris: Gallimard, 1984.

KLEIN, M. *La psychanalyse d’un enfant (analyse de Richard)*. Paris: Tchou, 1973.

NEYRAUT, M. *Le transfert*. Paris: PUF, 1974.

WIDLÖCHER, D. *Métapsychologie du sens*. Paris: PUF, 1986.

WIDLÖCHER, D. *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*. Paris: Odile Jacob, 1996.